



MARCEL PROUST ET LA DAME EN ROSE

Texte introductif : Claude Edmonde Magny, *Histoire du roman français depuis 1918 Seuil, 1950.*

Lorsqu'on lit, sous la plume d'Henri Ghéon, dans l'un des premiers compte rendus publié de *Du côté de chez Swann*, que Proust s'est acharné "à faire ce qui est proprement le contraire de l'œuvre d'art, c'est-à-dire l'inventaire de ses sensations, le recensement de ses connaissances, et à dresser le tableau successif, jamais d'ensemble, jamais entier, de la mobilité des paysages et des âmes", et qu'on voit le critique s'étonner devant la juxtaposition sans lien des "premiers rêves d'un enfant" avec "cette aventure de M. Swann avec Odette de Crécy que M. Proust ne dut sans doute apprendre que longtemps après son enfance, mais qu'il intercale dans le récit sans raison palpables entre ses promenades d'été à Combray et ses jeux aux Champs-Élysées, on regrette pour lui (bien plus que pour l'auteur) qu'il n'ait pas été plus compréhensif, plus vraiment curieux et pour tout dire plus entreprenant.

Marcel Proust, *Du côté de chez Swann, 1913.*

Le narrateur rencontre pour la première fois Odette de Crécy, la future madame Swann, une cocotte entretenue par son oncle Adolphe)

Sur la table, il y avait la même assiette de massapains que d'habitude; mon oncle avait sa vareuse de tous les jours, mais en face de lui, en robe de soie rose avec un grand collier de perles au cou, était assise une jeune femme qui achevait de manger une mandarine. L'incertitude où j'étais s'il fallait dire madame ou mademoiselle me fit rougir et n'osant pas trop tourner les yeux de son côté de peur d'avoir à lui parler, j'allai embrasser mon oncle. Elle me regardait en souriant, mon oncle lui dit: "Mon neveu", sans lui dire mon nom, ni me dire le sien, sans doute parce que, depuis les difficultés qu'il avait eues avec mon grand-père, il tâchait autant que possible d'éviter tout trait d'union entre sa famille et ce genre de relations. "Comme il ressemble à sa mère", dit-elle.

- Mais vous n'avez jamais vu ma nièce qu'en photographie, dit vivement mon oncle d'un ton bourru.

- Je vous demande pardon, mon cher ami, je l'ai croisée dans l'escalier l'année dernière quand vous avez été si malade. Il est vrai que le ne l'ai vue que le temps d'un éclair et que votre escalier est bien noir, mais cela m'a suffi pour l'admirer. Ce petit jeune homme a ses beaux yeux et aussi ça, dit-elle, en traçant avec son doigt une ligne sur le bas de son front. Est-ce que madame votre nièce porte le même nom que vous, ami? demanda-t-elle à mon oncle.

- Il ressemble surtout à son père, grogna mon oncle qui ne se souciait pas plus de faire des présentations à distance en disant le nom de maman que d'en faire de près. C'est tout à fait son père et aussi ma pauvre mère.

- Je ne connais pas son père, dit la dame en rose avec une légère inclinaison de la tête, et je n'ai jamais connu votre pauvre mère, mon ami. Vous vous souvenez, c'est peu après votre grand chagrin que nous nous sommes connus."

J'éprouvais une petite déception, car cette jeune dame ne différait pas des autres jolies femmes que j'avais vues quelquefois dans ma famille, notamment de la fille d'un de nos cousins chez lequel j'allais tous les ans le premier janvier. Mieux habillée seulement, l'amie de mon oncle avait le même regard vif et bon, elle avait l'air aussi franc et aimant. Je ne lui trouvais rien de l'aspect théâtral que j'admirais dans les photographies d'actrices, ni de l'expression diabolique qui eût été en rapport avec la vie qu'elle devait mener. J'avais peine à croire que ce fût une cocotte et surtout je n'aurais pas cru que ce fût une cocotte chic si je n'avais pas vu la voiture à deux chevaux, la robe rose, le collier de perles, si je n'avais pas su que mon oncle n'en connaissait que de la plus haute volée. Mais je me demandais comment le millionnaire qui lui donnait sa voiture et son hôtel et ses bijoux pouvait avoir du plaisir à manger sa fortune pour une personne qui avait l'air si simple et comme il faut. Et pourtant en pensant à ce que devait être sa vie, l'immoralité m'en troublait peut-être plus que si elle avait été concrétisée devant moi en une apparence spéciale - d'être ainsi invisible comme le secret de quelque roman, de quelque scandale qui avait fait sortir de chez ses

parents bourgeois et voué à tout le monde, qui avait fait épanouir en beauté et haussé jusqu'au demi-monde et à la notoriété celle que ses jeux de physionomie, ses intonations de voix, pareils à tant d'autres que je connaissais déjà, **me faisaient** malgré moi considérer comme une jeune fille de bonne famille, qui n'était plus d'aucune famille.

(...)

"Allons, voyons, il est l'heure que tu t'en ailles", me dit mon oncle.

Je me levai, j'avais une envie irrésistible de baiser la main de la dame en rose, mais **il me semblait** que c'eût été quelque chose d'audacieux comme un enlèvement. Mon cœur battait tandis que je me disais: "Faut-il le faire, faut-il ne pas le faire", puis je cessai de me demander ce qu'il fallait faire pour pouvoir faire quelque chose. Et d'un geste aveugle et insensé, dépouillé de toutes les raisons que je trouvais il y avait un moment en sa faveur, je portai à mes lèvres la main qu'elle me tendait.



La dame en rose : l'art ou la vie, le réel ou le roman ?

Un amour de Swann n'est pas un roman à clé ! Même si...

Marcel Proust ne cessa d'affirmer que la littérature est plus que la vie et qu'il faut, par conséquent, transposer ou refonder le réel pour le transformer en un langage et une vision romanesque du monde. Mais les personnages croisés dans son existence n'ont pas été sans l'inspirer. Dès sa jeunesse, il pose un regard de curiosité et de convoitise sur le milieu aristocratique, terrain d'observation privilégié : celui d'un univers élégant et cultivé et déjà condamné sous les coups de boutoir d'une société en pleine mutation. Mais qui ignore sa fin prochaine.

La carrière mondaine de Proust débute dans le salon de Geneviève Halévy, fille du musicien Fromental Halévy, veuve de Bizet et épouse du banquier Emile Straus. Edmond de Goncourt soulignait la mobilité fiévreuse de ses doux yeux de velours noir et ses poses malades.



La première femme qui va jouer dans la vie du jeune Proust un rôle important, est



Laure Hayman, courtisane célèbre et fort belle, née en 1851 dans une hacienda de la Cordillère des Andes : la femme en rose. Cette fille d'un ingénieur anglais, descendante du célèbre peintre Francis Hayman – maître de Gainsborough – allait être aimée du duc d'Orléans, du roi de Grèce, inspirer des peintres et des écrivains, dont Paul Bourget qui en fera le modèle de sa Gladys Harvey et être immortalisée par Marcel Proust.

Ils vont s'écrire tout au long de leurs deux existences. La dernière lettre date de 1922. Laure vient de lire « *Le côté de Guermantes* », publié en 1921, et s'étant reconnue en la personne d'Odette Swann, a adressé à son auteur une missive furibonde. Laure est outrée de ce qu'elle croit découvrir d'elle dans Odette, cette autre femme en rose.

A ce courrier, Proust répondra une ultime lettre pleine de chagrin dans laquelle il se défend de cette ressemblance :

« Odette de Crécy, non seulement n'est pas vous, mais est exactement le contraire de vous. Il me semble qu'à chaque mot qu'elle dit, cela se devine avec une force d'évidence. Il est même curieux qu'aucun détail de vous ne soit venu s'insérer au milieu du portrait différent. Il n'y a peut-être pas un autre de mes personnages les plus inventés de toute pièce, où quelque souvenir de telle autre personne qui n'a aucun rapport pour le reste, ne soit venu ajouter sa petite touche de vérité et de poésie. Par exemple (c'est je crois dans les Jeunes Filles en fleurs) j'ai mis dans le salon d'Odette toutes les fleurs très particulières qu'une dame « du côté de Guermantes » comme vous dites, a toujours dans son salon. Elle a reconnu ces fleurs, m'a écrit pour me remercier et n'a pas cru une seconde qu'elle fût pour cela Odette. Vous me dites à ce propos que votre « cage » ressemble à celle d'Odette. J'en suis bien surpris. Vous aviez un goût d'une sûreté, d'une hardiesse, si j'avais le nom d'un meuble, d'une étoffe à demander je m'adressais volontiers à vous, plutôt qu'à n'importe quel artiste. Or, avec beaucoup de maladresse peut-être, mais enfin de mon mieux, j'ai au contraire cherché à montrer qu'Odette n'avait pas plus de goût en ameublement qu'en autre chose, qu'elle était toujours (sauf pour la toilette) en retard d'une mode, d'une génération. Je ne saurais décrire l'appartement de l'Avenue du Trocadéro, ni l'Hôtel de la rue Lapérouse, mais je me souviens d'eux comme du contraire de la maison d'Odette. Y eût-il des détails communs aux deux, cela ne prouverait pas plus que j'ai pensé à vous en faisant Odette que dix lignes,

ressemblant à Mr Doasan enclavée dans la vie et le caractère d'un de mes personnages auquel plusieurs volumes sont consacrés ne signifient que j'aie voulu « peindre » Mr Doasan ».

J'ai signalé dans un article des Œuvres libres la bêtise des gens du monde qui croient qu'on fait entrer ainsi une personne dans un livre. J'ajoute qu'ils choisissent généralement la personne qui est exactement le contraire du personnage. J'ai cessé depuis longtemps de dire que Madame G. « n'était pas » la duchesse de Guermantes, en était le contraire. Je ne persuaderai aucune oie. C'est à cet oiseau que vous vous comparez, vous m'aviez plutôt laissé le souvenir d'une hirondelle pour la légèreté (je veux dire rapidité), d'un oiseau de paradis pour la beauté, d'un ramier pour l'amitié fidèle, d'une mouette ou d'un aigle pour la bravoure, d'un pigeon voyageur pour le sûr instinct.

POUR LE COMMENTAIRE COMPOSE

La description que fait Proust de ce premier contact avec la féminité passe par une description extrêmement modalisée. Or cet ensemble de perceptions permet aussi de montrer le problème de la distorsion entre ce qu'une femme est et la manière dont elle apparaît et se présente, autrement dit le monde des apparences sensibles. La cocotte au regard vif et franc, à l'air si comme il faut ne correspond pas à l'idée que s'en fait le jeune homme, et au luxe tapageur qui l'accompagne. Tout le texte obéit et développe cette tension. Il faut donc en rendre compte.



S'ENTRAINER A LA DISSERTATION

Le monde réel est-il d'abord un monde perçu ?

Il faut commencer par réfléchir, et oublier un peu la mythologie de la méthodologie. D'abord, réfléchissez, ensuite vous organisez...

Oui, bien sûr, le monde réel est d'abord un monde perçu. Mais sans l'existence de schèmes perceptifs, nous serions envahis de perceptions et engloutis dans le monde sensible, dans lequel au demeurant nous sommes immergés. Ce monde sensible, au niveau social, est un monde des apparences.

Tout le thème de ce texte est précisément cette distorsion entre l'idée que le jeune homme se fait d'une « cocotte », et la dame qui lui apparaît, le regard vif et franc. C'est parce que Proust sait ce qu'est une cocotte qu'il peut identifier la dame en rose comme telle alors même que ce qu'il voit ne correspond pas à l'idée qu'il se fait de la « cocotte ».

Pourtant la naïveté du jeune homme est empreinte d'une ambiguïté qui court en filigrane dans le texte à travers le jeu subtil et quelque peu pervers entre la dame et le jeune homme, sous le regard affûté d'un oncle qui n'ignore pas que les deux mondes, celui de la respectabilité et l'autre, ne sont pas toujours compatibles.

Mais le monde réel n'est pas seulement un monde de perceptions, il est aussi un monde qu'il faut interpréter, dans lequel il faut se situer, agir, se déterminer. Ainsi le jeune Marcel se demande comment se comporter en face d'une dame de cette qualité, (quelle que soit précisément cette qualité). Et le moment du baisemain traduit ce passage de l'observation à l'action.

Les descriptions de Proust constituent ainsi une sorte de document phénoménologique d'une extrême précision, où l'observation, l'interprétation et la justesse psychologique se combinent pour nous restituer un monde qui passe, une société aux lois mondaines et floues, pour laquelle Proust éprouvera toujours une sorte de curiosité passionnée.